

GILLIAN SZE

Pensée
nuit
tranquille

poèmes et essais

 L'Hexagone

GILLIAN SZE

Pensée
nuit
tranquille

poèmes et essais

Traduit de l'anglais par Luba Markovskaia

 L'Hexagone

Tout
de toi
lui manque.

Pensée nuit tranquille

Il y a un célèbre poème, écrit par Li Bai au VIII^e siècle, qui a longtemps été enseigné dans les écoles chinoises. Le voici :

床前明月光，
疑是地上霜。
举头望明月，
低头思故乡。

Au pied de mon lit brille le clair de lune,
Je crois voir du givre au sol.
Je lève la tête et regarde la lune qui brille,
Je baisse la tête et songe à chez moi.

Dans ce quatrain, dont chaque vers compte cinq caractères, le poète exprime la nostalgie qu'il éprouve en contemplant la lune¹. Le tout en vingt caractères. Il existe d'innombrables traductions de ce poème, et cette version-ci parvient à le rendre en trente-six mots. La poésie chinoise tend à la densité et à la concision. Traduire une langue qui n'emploie généralement pas d'articles ni de pronoms n'est pas une tâche aisée. Prenons par exemple le titre du poème, 靜夜思 [Jìng Yè Sī], qui signifie littéralement « Pensée nuit tranquille ». Certains traducteurs ont opté pour « Penser par une nuit tranquille », d'autres pour « Pensées d'une nuit tranquille », et même, au singulier, « Une pensée tranquille de nuit ». Certains ont osé des approches plus libres et créatives, et le poème s'intitule alors : « Contempler le clair de lune », « Broyer du noir dans la nuit tranquille » ou « Lamentations dans la tranquillité de la nuit ». De toute évidence, le titre original ne mentionne ni clair de lune ni

lamentation. La plupart des Chinois-es comprennent simplement « Pensée nuit tranquille » comme « nostalgie ». Quiconque a déjà connu la nostalgie conviendra qu'elle est souvent le produit de la nuit, du silence, de la pensée et, sans doute, oui, aussi du clair de lune.

J'ai appris ce poème à l'âge de six ans. J'allais à l'école chinoise du samedi, à Winnipeg, et je devais le mémoriser pour un concours de récitation qui se tiendrait la semaine suivante. Si le poème était plutôt simple à retenir (seulement vingt caractères, et des rimes chantantes en AABA), je voulais plus que tout en connaître le sens. Je savais le réciter parfaitement en mandarin, sur le plan tonal comme rythmique, en incluant même cette pause non écrite qui sépare dans chaque vers les deux premières syllabes des trois suivantes. Mais je voyais bien qu'en anglais, ma langue dominante, il manquait quelque chose. Après avoir traduit chacun des sinogrammes séparément, je ne saisisais toujours pas le sens du poème. Les vers sont devenus :

lit devant brillante lune lumière
suspect est sol sur givre
lève tête regarde lune brillante
basse tête pense terre natale.

Ma mère, assise à table avec moi dans la salle à manger, peinait à traduire le poème. Elle répétait sans cesse le même mot, comme si le murmurer encore et encore en chinois lui permettrait trouver son équivalent anglais. Puis elle s'arrêtait et retenait son souffle, tout près du but, mais finissait par n'expulser que de l'air. Une bouffée de frustration.

Aujourd'hui, je me rends compte que ce que je demandais à ma mère, ce n'était pas de traduire le texte mot à mot, mais bien de traduire de la poésie, ce qui n'est pas du

tout la même chose. William Carlos Williams définit le poème comme « une chose composée de [...] mots et des espaces qui les entourent² ». Ce que j'exigeais de ma mère, c'était qu'elle traduise ces espaces, qu'elle enchaîne pour moi ces vingt blocs et m'en livre la charge poétique. Entre son anglais rudimentaire et mon obstination à lui soutirer du sens, nous nous retrouvions piégées au milieu des mots et des langues. Notre quête bégayante de précision n'a mené qu'à ma déception de ne pas être aussi émue qu'elle par le poème.

Quel est cet espace qu'offre la poésie ? Un espace de création. Un espace d'émotion. Un espace de réflexion. Un espace de possibles. Longtemps, ce poème est demeuré un bloc de mots rigide qui ne me laissait pas de place pour prendre mon élan. Je voulais de l'espace, mais je ne savais pas encore que, pour l'obtenir, il fallait perdre quelque chose. La perte, comme le savait déjà ma mère, ouvre l'espace pour que le sens puisse émerger.

*

Qu'y a-t-il entre le troisième et le quatrième vers, entre le geste de lever la tête vers la lune et celui de s'incliner ? Tout un monde. Li Bai savait combler cet espace. S'il est célébré comme l'un des meilleurs poètes de la dynastie Tang, ses origines demeurent mystérieuses : certains disent qu'il venait de la province du Sichuan, d'autres prétendent qu'il appartenait au peuple turcique. Il existe de nombreuses translittérations de son nom : il est connu aussi comme Li Po, Li Pai ou Li T'ai-po. Ezra Pound, dans *Cathay*, l'appelle même par son nom japonais, Rihaku.

Li Bai avait, semblerait-il, toutes sortes de raisons d'être nostalgique. Érudit confucéen, ermite taoïste, guerrier et

ivrogne, il a mené une vie d'errance, en quête de mécènes et de publics. Enfin reconnu pour son génie poétique et nommé par l'empereur à un poste dans la capitale, Chang'an, il a fini par en être expulsé après s'être saoulé une énième fois à la cour. Son errance s'est poursuivie jusqu'à sa mort.

Évidemment, je n'ai appris tout cela que plus tard, à l'âge adulte, en tombant sur un livre de poésie chinoise qui m'a rappelé ce poème. À l'époque, assise à table avec ma mère, j'ignorais ce que ça peut faire de lever la tête dans son lit par une nuit tranquille et d'apercevoir le clair de lune sur le plancher. En cinq mots (*lit devant brillante lune lumière*), Li Bai nous dit exactement où se trouve la lune, à quel point elle éclaire la pièce et où elle finit par se poser. L'instant décrit est extrêmement précis. Quiconque a déjà vu une telle lumière (et là je pense à la fameuse « clarté Oblique » d'Emily Dickinson) reconnaîtra aisément ce moment. Et la *Céleste Blessure*³ qu'il nous inflige.

Ma mère, la lune, elle la connaît bien. Née dans un village du sud de la Chine, elle a vite délaissé la campagne et a grandi dans la concession française de Shanghai. J'ai vu des photos d'elle, là-bas, en noir et blanc, des tresses jusqu'aux hanches, enfourchant un vélo ou penchée à son balcon. Pendant la révolution, comme beaucoup d'autres, elle a été envoyée travailler sur les fermes. Bien trop rural pour une fille de la ville. Quand j'ai visité la Chine avec elle, en 2008, j'ai vu la petite maison où elle avait brièvement séjourné. C'était une journée torride et nous nous protégeons du soleil avec des parasols. Il faisait frais à l'intérieur et, en entrant, j'ai aperçu le portrait de mon arrière-grand-mère, suspendu très haut, à une poutre de bois. Tant de choses peuvent se produire entre le moment où on lève la tête et celui où on la baisse. Ma mère a levé les yeux et n'a rien dit. Parfois, il n'y a que de l'espace. Parfois, la clarté n'a nulle part où se poser.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LUBA MARKOVSKAIA

*La semaine où tu es née, le frêne du jardin a vu son dernier
mois d'août.*

Des travailleurs ont mis fin à sa croissance déraisonnable.

*Le bruit de la déchiqueteuse noyait tes pleurs, un filet de voix
testant sa portée*

dans l'ahurissement de ma distance soudaine.

Sous un regard attentif au vivant, les héritages symboliques, littéraires et familiaux côtoient les offrandes de la nature. Les signes et les sens se déclinent, se ramifient, se rompent. Auto-portrait saisi dans les saisons changeantes des deuils et de la maternité, *Pensée nuit tranquille* traverse les univers sensibles avec une élégance incarnée.

GILLIAN SZE est l'autrice de plusieurs recueils primés, dont *The Anatomy of Clay* (2011), *Panicle* (2017) et *Peeling Rambutan* (2014), paru à l'Hexagone sous le titre *Peler les ramboutans* (2022). Originaire de Winnipeg, elle vit à Montréal, où elle enseigne la création littéraire et la littérature. Sa traductrice, LUBA MARKOVSKAIA, a été lauréate du prix John-Glassco de traduction en 2021 et, en 2023, finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général.

